

Anzeigen und Rezensionen = Avis et révisions = Avvisi e recensioni

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Jahrbuch der Schweizerischen Gesellschaft für Ur- und
Frühgeschichte = Annuaire de la Société Suisse de Préhistoire et
d'Archéologie = Annuario della Società Svizzera di Preistoria e
d'Archeologia**

Band (Jahr): **79 (1996)**

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrücke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Anzeigen und Rezensionen – Avis et réceptions – Avvisi e recensioni

Michel Mangin (éd.) *La sidérurgie ancienne de l'Est de la France dans son contexte européen. Archéologie et archéométrie. Actes du Colloque de Besançon, 10–13 novembre 1993. Annales littéraires de l'Université de Besançon 536, série Archéologie 40. 424 S., zahlreiche Abb.*

Der Band vereint 42 Beiträge, meist in Form von «extended abstracts» der Vorträge, die im Rahmen des genannten Kolloquiums gehalten wurden. An der Tagung nahmen 74 Wissenschaftler/innen aus zwölf Nationen teil, die im Teilnehmerverzeichnis auf S. 421–422 aufgeführt sind, darunter acht aus der Schweiz. Das Kolloquium ist die Fortsetzung einer ganzen Reihe von Veranstaltungen der Jahre 1986, 1988 und 1990 mit einer ähnlichen Thematik. Die sehr aktive französische Arbeitsgruppe, die sich mit archäometallurgischen Problemen im Osten Frankreichs befasst und die an archäologischen wie naturwissenschaftlichen Instituten in Besançon, Nancy und Sevenans beheimatet ist, hatte zu diesem Anlass eingeladen. Ziel der Tagung war die Zusammenfassung, Präsentation und der Vergleich der in den letzten zehn Jahren im Osten Frankreichs gewonnen archäometallurgischen Erkenntnisse mit denjenigen aus anderen französischen Gebieten, der benachbarten Schweiz und dem weiteren europäischen Umfeld. Dieses Ziel, d. h. der wissenschaftliche Austausch zwischen Forscherequipes, die die wichtigsten europäischen metallurgischen Zentren untersuchen, ist zweifelsohne erreicht worden. Die Zusammenführung der Spezialisten auf diesem Gebiet gab Gelegenheit, in einem echt interdisziplinären Ansatz sowohl Feld- wie Labormethoden zu vergleichen. Dabei zeigt sich die grosse Dynamik der archäometallurgischen Forschung.

Der Band gliedert sich in sechs Kapitel und umfasst ein weites Themen-Spektrum: Einführung (5 Beiträge), Archäometrie/Methodologie (5), Reduktion und Schmieden (11), Regionale Gruppen (14), Umwelt, Wirtschaft, Gesellschaft (8), Verteilungskarten und Exkursion (5). Es werden 33 Fundorte aus Mittel- und Nordeuropa diskutiert, davon 14 aus Frankreich. Je 4 kommen aus Deutschland und der Schweiz und dokumentieren eindrücklich, wie rührig der noch junge «Groupe Suisse d'Archéologie du Fer» auf nationaler wie internationaler Ebene ist. Der Doyen der schweizerischen Archäometallurgie, Prof. Pelet aus Lausanne, war übrigens Ehrenpräsident des wissenschaftlichen Komitees, das die Tagung organisierte – ein Zeichen, wie hoch die französische Wissenschaft das in der Schweiz bisher Geleistete einstufen und auch ein klarer Hinweis, wie in diesem Sektor vorbildlich grenzüberschreitend zusammengearbeitet wird.

Der Band ist reich bebildert und mit vielen Zeichnungen und Tabellen ausgestattet. Ein Schlagwort- und Fundortverzeichnis erleichtert den schnellen Zugriff auf den die Leserin oder den Leser interessierenden Teilaspekt. Die vorgelegten Daten und die Kürze der Ausführungen gewährleisten eine rasche Übersicht über die neuesten, beeindruckenden Ergebnisse der archäometallurgischen Forschung im vorgelegten geographischen Rahmen. Wer sich umfassender informieren will, kann dies anhand der zitierten Primärliteratur tun – wahrlich ein ausgezeichnete «Dienst am Kunden», der ja nicht ohne weiters Zugriff auf die üblicherweise verstreut publizierten Daten hat. Schade, dass die Qualität der schwarz/weiss Fotos oft ungenügend ist (wo sind z. B. auf S. 63 die Probennahmestellen 1 und 2?) und dass die Endredaktion nicht in allen Beiträgen konsequent durchgeführt wurde (z. B. S. 33, Fig. 3: wo ist der Massstab?). Solche Mängel sind glücklicherweise nicht allzu gravierend und der Band kann allen archäometallurgisch tätigen Forscher/innen durchaus emp-

fohlen werden. Er gehört in die Fach- und Handbibliothek der interessierten Institute/Labors und Fachleute und ist auch vom Preise her sehr attraktiv.

Marino Maggetti

Henriette Camps-Fabrer (éd.) *Fiches typologiques de l'industrie osseuse préhistorique. Cahiers I–VII. Aix-en-Provence (1988–1991) et Treignes (1993–1995).*

La commission de nomenclature sur l'industrie de l'os préhistorique, patronnée par l'Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques, a publié son 7^e cahier des fiches typologiques, ce dernier étant consacré aux «Éléments barbelés». Il regroupe les harpons magdaléniens, aziliens et néolithiques, les protoharpons, les foënes, les hameçons et les pointes de flèches. Plutôt que de faire la critique du dernier ouvrage paru, nous considérerons l'ensemble des cahiers publiés jusqu'à ce jour.

La commission, créée en 1976 et dirigée depuis lors par Henriette Camps-Fabrer, s'est donné pour but d'établir une classification systématique de tous les objets en matière dure animale, du Paléolithique aux âges des Métaux. Projet ambitieux qui prévoit la publications de 15 cahiers au total, contenant chacun une dizaine de fiches ou davantage, rédigées par différents spécialistes provenant de divers pays. Jusque dans les années 1960, il n'existait pratiquement aucune étude approfondie ou synthèse sur les outils en os de la Préhistoire européenne. Les chercheurs publiaient parfois une série de pièces trouvées en fouilles ou dans les réserves de musées; toutefois, leur présentation était le plus souvent disparate et il était difficile d'établir des comparaisons d'un site à l'autre. La désignation des objets était souvent peu précise, parfois erronée, et on y trouvait de regrettables mélanges de pièces appartenant à des époques différentes. Le mérite d'H. Camps-Fabrer est d'avoir réussi le tour de force de réunir deux fois par an, depuis maintenant vingt ans, des chercheurs venant de France, de Belgique, de Suisse, d'Italie, d'Espagne et d'Allemagne; chacun expose les résultats de ses recherches et présente des fiches qui sont discutées, critiquées par les représentants de la commission.

Les deux premiers cahiers contenaient les fiches «sagaies» et «propulseurs»: ils ont paru en 1988, soit douze ans après la création de la commission. Ont suivi les cahiers «poinçons, pointes, poignards et aiguilles» et l'objets de parures» (1990), «bâtons percés et baguettes» (1992), «éléments récepteurs» (1993) et «éléments barbelés» (1995). Paraîtront prochainement les cahiers «outils biseautés» et «outillage minier et agricole». La série sera enfin complétée par des cahiers consacrés aux «lisseurs et spatules», aux «instruments de musique», aux «os impressionnés», aux «fiches techniques», aux «divers» (regroupant des objets insolites et peu caractéristiques), et à l'«outillage du Paléolithique inférieur et moyen». Si les premières fiches présentaient quelques défauts inévitablement liés à toute nouvelle série, les dernières ont gagné en maturité. Ces cahiers ne constituent pas des études liées à une collection particulière, mais cherchent à présenter des synthèses d'ensembles représentatifs à partir d'échantillons de références. Si le premier objectif est d'essayer de classer les innombrables objets en os de la Préhistoire européenne, le travail va, en fait, beaucoup plus loin qu'une simple présentation typologique. L'historique des recherches, de la pièce princeps aux dernières découvertes, l'attribution géographique, culturelle et chronologique des pièces étudiées, les techniques de fabrica-

tion, les hypothèses d'utilisations, les expérimentations archéologiques, les comparaisons ethnographiques complètent les chapitres consacrés à la traditionnelle présentation morphologique et morphométrique. Ce sont souvent des pièces inédites, d'un grand intérêt scientifique, qui sont publiées.

Deux aspects essentiels ressortent de ces cahiers :

1. Le lecteur dispose d'une définition précise de chaque catégorie d'objets, d'une terminologie et d'un vocabulaire adéquats, longuement discuté au sein du groupe de travail, d'un cadre rigoureux et d'une bibliographie étoffée, lui permettant de s'y retrouver plus facilement pour aborder toute étude sur le sujet.
2. Grâce à la collaboration de chercheurs compétents provenant de différentes régions (les 60 premières fiches publiées dans les 7 premiers cahiers sont dues à 12 auteurs différents provenant de 6 pays), le contenu de ces publications s'est considérablement enrichi avec les années. Il ne s'agit pas de simples études régionales rédigées par des chercheurs isolés, mais de synthèses discutées lors des réunions par une équipe compétente.

La préparation de ces fiches ne se fait pas toujours sans douleur. Elles nécessitent d'après discussions, de longs débats qui remettent parfois en cause des aspects qui paraissent acquis. Des révisions complètes de certains chapitres sont parfois demandées aux auteurs, travail qui n'a fait qu'enrichir le contenu des fiches. D'aucuns pourraient critiquer la série en prétextant qu'il est désuet aujourd'hui de faire de la typologie. En fait, si les cahiers traitent effectivement de typologie, privilégiant tantôt la forme, tantôt la fonction, ils présentent des aspects beaucoup plus riches et variés qui vont bien au-delà d'une simple description et mensuration. D'ailleurs, toute étude de matériel archéologique qu'il soit en os ou dans une autre matière, aborde d'une manière ou d'une autre l'aspect typologique, quand bien même on prétend faire de la technologie, de la taphonomie ou de l'ethnoarchéologie. Certaines modes archéologiques mettent l'accent sur un domaine particulier, en fonction des tendances du moment et des centres de recherches les plus influents. Les fiches typologiques de la commission de nomenclature, même si elles présentent encore quelques imperfections, doivent se consulter comme un dictionnaire spécialisé, un lexique ou une encyclopédie, et ne sont pas destinées à être lues comme les comptes-rendus des actes d'un colloque ou une monographie. Chacun se servira de l'information dont il a besoin. C'est un outil de travail extrêmement précieux que tout chercheur intéressé par les outils en os, en bois de cervidés, en ivoire ou en coquillage ne pourra ignorer.

Denis Ramseyer

Jacky Bénard, Michel Mangin, René Goguy, Louis Roussel (dir.), *Les agglomérations antiques de Côte-d'Or*. Annales littéraires de l'Université de Besançon, 522, série archéologie no. 39, Paris 1994. 303 p., 79 fig., 28 pl. et 8 tabl.

A la suite des «Agglomérations secondaires» de la Franche-Comté (Mangin et al. 1986) et de l'Aquitaine (Mangin et Tassaux 1992) et presque simultanément avec la parution des Actes du colloque de Bliessbruck-Rheinheim/Bitche, qui font le point sur les «vici» de Gaule Belgique et des Germanies (Petit et Mangin 1994), cette nouvelle synthèse régionale présente un bilan, provisoire mais bienvenu, des recherches, trop longtemps négligées, relatives aux agglomérations («Small Towns», «Kleinstädte») d'importance variable, véritables interfaces entre les colonies ou les capitales de cité, dont elles dépendent juridiquement, et la campagne, phénomène politique, économique et social, propre, mieux que d'autres, à mettre en lumière le degré d'acculturation des populations indigènes. D'emblée, on regrettera, avec les au-

teurs, le choix des limites actuelles d'un département au détriment d'une étude dont le cadre couvrirait le territoire respectif des cités antiques: l'histoire et l'organisation de la recherche archéologique régionale, sinon la difficulté de tracer des frontières antiques sûres, impose un choix d'autant plus fâcheux que la Côte-d'Or, partagée dans l'antiquité essentiellement entre les Lingons (dont dépendaient les Mandubiens d'Alésia) et les Eduens, ne comptait aucune capitale de cité. Deux cartes en fin de volume (fig. 76, p. 266 et fig. 77, p. 269), qui regroupent autour des capitales antiques d'Autun, de Langres et de Besançon les principales données (agglomérations et voies de communication, terrestres et fluviales), corrigent sensiblement ce défaut, sans être à même, toutefois, de fournir la totalité des éléments nécessaires à une analyse précise et circonstanciée du mode d'occupation et de hiérarchisation du territoire respectif des cités.

L'introduction présente le cadre naturel, l'état des recherches, la nature du dossier présenté, fruit presque exclusif du bénévolat, les questions de définitions (le terme d'«agglomération» reste suffisamment vague pour permettre d'inclure des sites d'étendue et de nature variées, l'épithète de «secondaire» soulignant la subordination de ces formes de groupement à la capitale de cité) et la part, souvent décisive, qu'a prise l'archéologie aérienne dans l'étude des agglomérations de Côte-d'Or: 28 photographies en couleur et leur interprétation sous forme de plans de synthèse, illustrent magnifiquement la méthodologie mise en œuvre. La première partie de l'ouvrage présente 29 sites, regroupés provisoirement et par commodité, en quatre catégories: les villes (fonctions multiples, appareil monumental plus ou moins développé), les bourgades (fonction différenciée, appareil monumental limité ou inexistant), les villages (fonction primaire, agricole ou minière), enfin les autres sites, inclassables ou potentiels, faute de données suffisantes. Un tel classement, non dépourvu d'arbitraire, révèle davantage un état des connaissances qu'une réalité objective: si Alésia, chef-lieu de *pagus* exploré depuis le siècle dernier, dont le plan et l'équipement monumental sont désormais largement connus par l'archéologie et la photographie aérienne, où la présence de décurions est attestée par l'épigraphie, mérite peut-être le qualificatif de ville, comme Mâlain, sans doute, Nuits-Saint-Georges ou Vertault, le seul site de Côte-d'Or qualifié de *vicus* par l'épigraphie (CIL XIII, 5661), peut-il en être de même pour Dijon, dont les vestiges antérieurs au *castrum* du Bas-Empire restent d'une modestie évidente? A l'instar de Beaune, dont l'existence sous le Haut-Empire est essentiellement connue par le emploi d'éléments d'architecture et de stèles funéraires dans le rempart du *castrum*, l'actuel chef-lieu de Côte-d'Or devrait figurer, au mieux et jusqu'à preuve du contraire, dans le deuxième groupe des sites. L'impression d'une occupation importante ou la présence supposée d'un carrefour routier d'origine gauloise relèvent, pour l'heure, de la plus grande subjectivité. Nul doute qu'à l'avenir, avec le progrès des recherches et les corrections qu'elles ne manqueront pas d'imposer à nos connaissances actuelles, plusieurs sites devront changer de catégorie ou disparaître de l'inventaire, à l'exemple de Lux, dont le plan, révélé presque exclusivement par la photographie aérienne, appartient à l'évidence à la famille des villas gallo-romaines.

On pourrait encore citer Mirebeau, camp légionnaire avec son «vici» civil mal attesté, un exemple très particulier qu'il conviendrait de traiter à part; l'existence d'une agglomération en relation avec le sanctuaire voisin d'origine laténienne n'est, pour l'heure, pas assurée! Ou encore le site de Meuilley, dont la nécropole rurale pourrait aussi bien appartenir à un établissement agricole, ou celui de Montlay-en-Auxois, où ni la fouille, rapide, d'une seule des 18 structures observées au sol, sous un couvert forestier, ni la relation supposée du site avec l'exploitation minière attestée par des ferriers à une distance de 400 et 500 m, ne

suffisent à qualifier l'ensemble de «village de mineurs». On n'insistera pas ici sur quelques affirmations, légères ou discutables; nous nous bornerons à en citer quelques-unes. A Vertault (p. 104), les preuves du caractère rural de l'agglomération sont passées sous silence. A Dampierre (p. 142), 6 maisons sur 11 connues pourraient être des auberges: heureux (ou malheureux) habitants! Les structures, qui ne présentent aucune analogie avec les «mansiones», caractérisées par des cours entourées de chambres et des installations annexes (thermes, écuries, remises, etc.), ne diffèrent guère des grandes maisons allongées, avec cour ou grandes pièces vouées à l'artisanat et petits locaux d'habitation sur l'un des petits côtés que l'on rencontre bien souvent dans les agglomérations secondaires. A Seurre (p. 164), il est fait état de l'abondance de la terre sigillée: est-ce vraiment le cas avec 10 estampilles de Tibère-Vespasien, à savoir, en moyenne et approximativement, 1 marque attestée tous les 6 ans? A Thoste (p. 193), l'indication bibliographique, Mangin et al., devrait être complétée par la date (1986 ou 1992?): il s'agit bien de 1992, «Mines et métallurgie chez les Eduens», ouvrage où le site est mentionné (p. 189 et fig. 55). A Lux (p. 206), l'hypothèse des *horrea* repose sur des arguments bien fragiles et l'existence, jugée «certaine de par les besoins de main-d'œuvre» de maisons à murs de pisé (*sic*) relève d'une conjecture fantaisiste! Mais passons...

Les notices, qui reflètent l'état de la recherche et sont, de ce fait, de valeur inégale, comprennent chacune la bibliographie, la situation topographique et géographique, la description des vestiges archéologiques connus par les fouilles ou les prospections aériennes, la chronologie et l'interprétation du site. Quand les connaissances le permettent, le dossier est accompagné d'un plan d'environnement, où figurent, du Néolithique à l'époque mérovingienne, les voies connues ou incertaines, l'habitat, les nécropoles, les sanctuaires, les ports, les gués, les aqueducs et les trésors monétaires, d'un plan d'extension de l'agglomération (avec distinction des éléments connus par la fouille ou par la photographie aérienne) et d'un ou de plusieurs plans archéologiques, dont certains sont inédits, comme celui du sanctuaire de *Sucellus* à Mâlain. La qualité graphique est généralement excellente; on regrettera peut-être la parcimonie, voire l'absence de légendes détaillées accompagnant les plans: si le lecteur spécialisé peut reconnaître aisément le forum d'Alésia, il n'en va pas de même pour le «*macellum*», dont la disposition reste très éloignée des marchés romains, très rares en Gaule, caractérisés par une cour centrale avec fontaine, parfois une tholos, entourée de boutiques s'ouvrant sur un portique; à Vertault, on cherche presque en vain l'emplacement de la basilique (sa présence est-elle justifiée dans une agglomération de ce type?), du temple ou du *macellum*. Un plan des *oppida* serait également bienvenu pour ces deux sites, qui présentent à l'époque gallo-romaine (est-ce le fait du hasard?) les trames urbaines les plus régulières. La deuxième partie du livre, consacrée à la synthèse des connaissances actuelles et aux perspectives de recherches, est à la fois prudent et riche d'interrogations et de réflexions pertinentes. Malgré son caractère inégal, le dossier présenté permet un premier bilan, provisoire, il est vrai, que les recherches ultérieures devront s'appliquer à compléter (en particulier par l'étude des nécropoles et des établissements ruraux) et à valider, sur les paysages urbains (où les données essentielles comme pour les catégories suivantes, son regroupées en tableaux), l'habitat, les fonctions primaires (rares), secondaires (majoritaires) et tertiaires, la société des *vicani*, assez difficile à cerner, faute d'un corpus épigraphique suffisant, enfin la chronologie des sites, dont trois seulement (Alésia, Vertault et Mâlain), sur une dizaine où une occupation laténienne est probable, présentent, en raison de l'état avancé des recherches, une origine indiscutablement gauloise. Un essai de hiérarchisation du réseau

des agglomérations, prenant en compte le poids relatif des diverses fonctions et une tentative de modélisation, servent de conclusion. Bibliographie, index et tables (illustrations, planches et tableaux), complètent utilement une synthèse de qualité, condition préalable indispensable, mais encore trop rare, à une meilleure connaissance non seulement de la variété des formes d'urbanisation de la Gaule mais encore de la société d'origine indigène, peu hiérarchisée, constituée de gens modestes, commerçants et artisans pour la plupart, qui animaient ces bourgades, en s'appliquant, avec des fortunes diverses, à y reproduire le cadre et les comportements du chef-lieu.

Daniel Paunier

Emilie Riha und Willem B. Stern, Die römischen Löffel aus Augst und Kaiseraugst. Forschungen in Augst Band 5 (1982).

Emilie Riha, Römisches Toilettgerät und medizinische Instrumente aus Augst und Kaiseraugst. Forschungen in Augst Band 6 (1986).

Deborah Schmid, Die römischen Schlangentöpfe aus Augst und Kaiseraugst. Forschungen in Augst Band 11 (1991).

Claudia Bossert-Radtke, Die figürlichen Rundskulpturen und Reliefs aus Augst und Kaiseraugst. Forschungen in Augst Band 16 (1992).

Deborah Schmid, Die römischen Mosaiken aus Augst und Kaiseraugst. Forschungen in Augst Band 17 (1993).

Emilie Riha, Die römischen Fibeln aus Augst und Kaiseraugst. Die Neufunde seit 1975. Forschungen in Augst Band 18 (1994).

Der Zufall wollte es, dass einige Bände aus der Reihe «Forschungen in Augst» während längerer Zeit keinen Rezensenten gefunden haben; weder Qualität noch Thema, Umfang oder gar Autor rechtfertigen die Verzögerung, sondern, noch einmal, zufällige Umstände. Bei dieser Unterlassung soll es nicht bleiben, wenn auch die Zeit für eine Besprechung im üblichen Rahmen abgelaufen ist. Wer sich mit der jeweiligen Materie beschäftigt, hat die Arbeiten bereits eingehend benutzt und weiss ihre Vorzüge wie saubere Materialedition, leichte Zugänglichkeit und kompetenten Kommentar zu schätzen. Lob und marginale kritische Anmerkungen wurden zudem in verschiedenen Anzeigen publiziert. Auf Bemerkungen dieser Art, die Wiederholungen gleichkommen, soll hier verzichtet werden.

Hingegen laden die verschiedenen Bände zu einigen Überlegungen ein, die sich bei der Betrachtung eines einzelnen Faszikels nicht ergeben. Ich meine im besonderen die Kapitel über die Fundverteilungen mit den entsprechenden Verbreitungskarten, die in unterschiedlicher Ausführlichkeit, aber durchgehend zu finden sind¹. Allgemeines Ziel solcher Fundkartierungen sind die Verfolgung von Siedlungsabläufen mit ihrem Wechsel in der Zeit, sowie die Ermittlung eines Einblicks in die soziale Gliederung einer Ortschaft; die Fundbilder sollten möglichst für alle Materialgattungen erstellt sein, um vergleichend und gemeinsam ausgewertet zu werden. Wenn im folgenden nur eine willkürliche Auswahl in Betracht gezogen wird, so lässt sich dieses durch die statistische Methode der Stichproben rechtfertigen; es kann sich ohnehin nur darum handeln, die Problematik zu skizzieren.

Bekanntlich setzt sich das Stadtgebiet von Augusta Raurica aus den beiden Teilen der Oberstadt (Augst BL) und der Unterstadt (Kaiseraugst AG) zusammen. Ihre Belegung verläuft unterschiedlich: die Oberstadt wächst vermutlich ab der Zeitenwende (Dendrodatum 6 v. Chr.) relativ rasch im 1. Jh. n. Chr. bis an den Plateaurand im Norden, Osten und Westen; die Datierung der südlichen Ausdehnung ist noch ungeklärt. Nach den Zerstörun-

gen am Ende des 3. Viertels des 3. Jh. n. Chr. zieht man sich für eine bis zwei Generationen auf den Sporn von Kastelen zurück, um dann die Oberstadt weitgehend zu verlassen. Im Westen der Unterstadt wird heute ein frühkaiserzeitliches Kastell lokalisiert, das nach der Mitte des 1. Jh. von zivilen Bauten in langgestreckten Insulae überlagert wird. Im Osten befindet sich das Hafenviertel. An seine Stelle tritt im 4. Jh. n. Chr. das rechteckige Kastell, das nun zum Zentrum des spätantiken Lebens wird².

Dieser Siedlungsablauf bildet gleichsam den Hintergrund für die Deutung der verschiedenen Materialfundarten³. Ein Element, das bei der Interpretation der Kartenbilder ebenfalls gegenwärtig sein muss, ist die Forschungsgeschichte von Augst, d. h. die unterschiedlich intensive Grabungstätigkeit im antiken Stadtgebiet. Sie ist heute für den nicht am Ort Tätigen schwer zu überblicken; wünschenswert und hilfreich wäre deshalb die Anfertigung eines Planes mit der Eintragung der Grabungsjahre. Durch abgetönte Rasterung liessen sich vielleicht auch die Mengen der aufbewahrten oder registrierten Kleinfunde bildlich darstellen⁴. Damit liessen sich die Quantenangaben auf den Fundkarten gleichsam optisch relativieren.

Im folgenden seien die Verbreitungsbilder der einzelnen Materialien kurz beschrieben und die Kommentare zusammengefasst.

Löffel: Die ältesten Typen finden sich ausschliesslich in der Oberstadt, die jüngeren streuen über das ganze Siedlungsgebiet; die vier spätantiken Exemplare mit bekanntem Fundort verteilen sich je zu zweien auf die Oberstadt und das spätantike Kastell; der Silberschatz wird dabei nicht berücksichtigt.

Toilettgerät und medizinische Instrumente: Die Karten sind nach den Kategorien der Pinzetten, Reibstäbchen, Reibplättchen, Ohröffelchen, Löffelsonden, Spatelsonden, medizinischen Instrumente und blauen Pigmentkugeln aufgegliedert. E. Riha bespricht sie nicht im einzelnen. Sie stellt aber eine Konzentration von Pinzetten in Insula 31 und ein Depot von Reibstäbchen in Insula 29 fest; «keine starke Konzentration» von Reibplättchen wird «in den Handwerkervierteln der Insulae 24, 29 und 31» vermerkt. Medizinisch-chirurgische Instrumente stammen «alle aus den Wohnvierteln». Die «weite Ausbreitung über das ganze bebaute Stadtgebiet spricht für eine rege Tätigkeit der Ärzte oder der in der Heilkunde bewanderten Fachleute unter den Bewohnern der Stadt» (S. 79). S. 92 wird eine «Konzentration von medizinischen Instrumenten in der Insula 31 und deren Umgebung» hervorgehoben. «Wahrscheinlich haben wir es da mit einem Behandlungs- und Untersuchungszentrum zu tun » Nach dem Depotfund von 1974 in Kaiseraugst ist ein «Sitz eines Arztes in der Unterstadt in der Region 19 A nachgewiesen».

Schlangentöpfe: D. Schmid erörtert ausführlich die Abhängigkeit der Fundmenge einer Gattung vom Fundanfall eines Grabungsplatzes. Nach ihrer Meinung sollte für die Beurteilung von Funddichten eigentlich mit Quotienten gearbeitet werden, die das Mengenverhältnis einer Spezies zur gesamten Materialgattung angeben, im vorliegenden Fall die Anzahl Schlangentöpfe kontra das keramische Inventar. Solche Berechnungen lassen sich aber nur bei Grabungen der jüngsten Zeit durchführen, wo die Gesamt mengen einigermaßen erfasst sind. So kartiert D. Schmid nolens volens doch die absoluten Zahlen. Dabei « fällt auf, dass sich in der Oberstadt die Fundpunkte beinahe ausschliesslich in den Wohn- und Handwerkszonen finden Die Tempelbezirke sind fundleer». Die Konsequenzen für die Deutung der Schlangentöpfe werden in einem eigenen Kapitel (Schlangentöpfe und Kult) besprochen.

Für die *Rundskulpturen und figürlichen Reliefs* beschränkt sich C. Bossert-Radtke auf eine Aufzählung der Fundpunkte (S. 118f.); weitgreifende Fragen werden nicht angeschnitten.

Mosaiken: Von den 40 Fundstellen mit Tesserae in der Oberstadt können nur 16 als Mosaikböden in situ sichergestellt werden. «Die zahlreichen einzelnen Fragmente verdeutlichen den in Augst schon mehrmals beobachteten Umstand, dass bereits in römischer Zeit viel Material über grössere Distanz hinweg verlagert wurde.» In der Unterstadt finden sich keine Zeugnisse von Mosaikböden. D. Schmid deutet das Fundbild primär sozial: «Das Fehlen von Mosaiken in diesen Quartieren [= Unterstadt] bestätigt die bereits aufgrund von anderen Fundgattungen gemachte Beobachtung, dass hier eine ärmere Bevölkerung wohnte als in der Oberstadt» (S. 161). «Zusammenfassend lässt sich festhalten, dass die öffentlichen Gebäude von Augst – mit Ausnahme der Thermen – nicht mit Mosaiken ausgestattet waren», kommentiert sie die Gesamtverteilung.

Fibeln: Verbreitungskarten wurden für die Typen einfache gallische Fibel, Hülsenspiralfibel mit Gratbügel, Aucissafibel, Scharnierfibel, Emailbügelfibel und, zusammengefasst, Armbrustscharnier- und Zwiebelknopffibel erstellt. Der Kommentar bezieht sich auf die einzelnen Kartenbilder; so stellt E. Riha fest, dass die früheste Form, die «gallische Fibel» sich auf die zentralen Wohngebiete der Oberstadt konzentrierten, an der Peripherie und in der Unterstadt dagegen nur vereinzelt auftauchen. 92% der Hülsenspiralfibeln stammen aus der Oberstadt und zwar «am häufigsten in den fast vollständig untersuchten Insulae 22, 24, 30 und 31». Ballungen an der südlichen Peripherie (Insulae 50, 51, Region 5 C) werfen die grundsätzliche Frage nach dem dortigen frühen Siedlungsbeginn oder nach verlagertem Material auf. Gleiche Feststellungen betreffen die Scharnierflügelfibeln. Bei den Emailbügelfibeln liegt das Verhältnis von Oberstadt zu Unterstadt bei 4:1, bei den späten Zwiebelknopffibeln dann gerade umgekehrt (27% und 83%). Eine Gesamtverteilung der Fibeln oder eine vergleichende Gegenüberstellung der Kartenbilder werden nicht besprochen.

Nach diesen Stichworten zu Fundkarten und diesbezüglicher Auswertung erhebt sich die Frage: Welche Möglichkeiten erschliessen die Kartenbilder einem Benutzer der Bände, dessen Interesse über die Fundstoffkenntnis in historische Bereiche hinausgreift?

Vorerst wird er, wohl mit Erstaunen feststellen, dass bis heute von keinem römischen Siedlungsplatz der Komplexität und Grösse einer Stadt ein vergleichbares Arbeitsinstrument zu Verfügung steht; der Augster Standard ist einmalig. Man bewegt sich deshalb auf einer Experimentierfläche, deren Fallen, Tücken und Grenzen noch nicht ausgelotet sind. Zwei Punkte, die D. Schmid angetönt hat, scheinen mir von besonderer Bedeutung: das Problem der Umlagerung von Material in der Antike und die unausgeglichenen Fundbeschaffung, respektive die Fundkonservierung, bedingt durch die weit zurückreichende Grabungstätigkeit im Augster Gebiet. Diese beiden Punkte bestimmen die Kartenbilder in hohem Mass und, entsprechend auch die siedlungs- und sozialgeschichtliche Auswertbarkeit. Als Beispiel sei folgendes herausgegriffen: Die beiden Insulae 30 und 24 sind nach den Plänen ganzflächig ausgegraben worden. Sämtliche hier einbezogenen Fundgattungen werden in Insula 30 in grosser bis maximaler Anzahl kartiert, ausgenommen Emailbügelfibeln und Reibstäbchen. In der nördlich anschliessenden Insula 24 scheinen bei ähnlicher Fundzusammensetzung nur je etwa die Hälfte der Fundmengen vorzuliegen. Wie soll dieses Faktum gedeutet werden? Kann ein Leser seine eigenen Schlüsse aus dem dargelegten Fundmaterial ziehen, gleichsam mit den Karten sein eigenes Gebäude der Augster Geschichte errichten? Braucht er dazu nicht Informationen betreffend Grabungsverlauf und Baustrukturen? Dass die vorhandene Basis zu beschränkt ist, scheint mir von vorne herein klar; zu viele Unbekannte beeinflussen die Verbreitungskarten.

So vorbildlich die Aufarbeitung einzelner Materialgattungen nach dem Muster der vorliegenden Bände ist, so beschränkt zeichnet sich ihre Aussage für die feinteiligere Stadtgeschichte ab. Hier liefern nur Befunddarstellungen und Analysen möglichst vieler Grabungen die nötigen Grundlagen und Einzelinformationen, die für die Wiederbeschaffung des historischen Ablaufes notwendig sind.

Diese Anmerkungen sollen keinesfalls als Kritik verstanden werden; sie sind viel eher eine kleine, persönlich gefärbte Rückbesinnung nach einer spontanen Begeisterung über das Konzept der «Forschungen in Augst».

Katrin Roth-Rubi

- 1 Löffel: S. 35, Abb. 15–17. Toilettgerät und medizinische Instrumente: S. 34, 38ff., 46.56.66.74.92ff., Abb. 12.15.18.22–24.32.34. Schlangentöpfe: S. 37–47, Abb. 25–27.29–31. Reliefs und Rundskulpturen: S. 118f., Taf. I. Mosaiken: S. 161f., Abb. 82. Fibeln: S. 44f., Abb. 1–6; zu Abb. 6 jetzt deutlicher fassbar in St. Martin-Kilcher, Die römischen Amphoren aus Augst und Kaiseraugst. Forschungen in Augst 7 (1994), Abb. 232, S. 498.
- 2 Zuletzt A. Furger, Die urbanistische Entwicklung von Augusta Raurica vom 1. bis zum 3. Jahrhundert. JbAK 15, 1994, 29–38.
- 3 Sie basiert ihrerseits natürlich auch z.T. auf Kartierungen von relevanten Fundgruppen; die Gefahr von Zirkelschlüssen ist gelegentlich nur schwer abzuwenden.
- 4 Im Idealfall im Verhältnis zu den effektiven Funden. Für die älteren Grabungen wären auch Schätzungen nach dem tatsächlich Aufbewahrten dienlich.

Hans-Günther Simon und Heinz-Jürgen Köhler, *Ein Geschirrdepot des 3. Jahrhunderts*. Grabungen im Lagerdorf des Kastells Langenhain. Unter Mitarbeit von G. Simon. Mit Beiträgen von E. Hahn, H. Küster, G. Schneider und R. Wiegels. Materialien zur Römisch-Germanischen Keramik, Heft 11. Dr. Rudolf Habelt GmbH, Bonn 1992. IX, 190 Seiten, 12 Abbildungen, 15 Tabellen, 94 Tafeln, 2 Beilagen.

Seine letzten Arbeitskräfte widmete H.-G. Simon zwei Kellerfunden aus dem Lagerdorf des Wetterau-Kastells Langenhain (zwischen Butzbach und Friedberg). Da es sich um Fundensembles aus der späteren mittleren Kaiserzeit handelt, einer Phase, beladen mit offenen Forschungsproblemen, war Simon der Berufene, sich des Materials anzunehmen; die Früchte eines disziplinierten Gelehrtenlebens, das sich fortwährend mit limeszeitlichem Fundmaterial auseinandersetzte, liegen in dem Band als Vermächtnis vor. Allen Beteiligten, die das Unternehmen nach dem Tode des Verf. zu Ende geführt haben, ist zu danken.

Bedingt durch Raubgrabungen hat H.-J. Köhler im Auftrag der Römisch-Germanischen Kommission 1987/88 zwei Erdkeller an der Strasse nach Friedberg, etwa 150 m vor dem Osttor des Kastells, untersucht. Beide Keller waren ehemals holzverschalt und hatten eingebaute Sandkisten als Amphorengestelle. In Keller 1 scheinen Sammelschächte für Wasser in zwei Ecken als Kühlraum genutzt worden zu sein. Reste eines Holzfassens zeichneten sich in der Mitte des Raumes ab. In Keller 2 wurde der anstehende Lehm gestuft abgebaut, so dass eine Bank entstand. Beide Plätze sind durch Feuer zu Schaden gekommen. Im ersten sind Hinterlassenschaften aus dem Oberbau vorhanden, im zweiten fehlen entsprechende Spuren.

Das Fundmaterial wird in einem ausführlich kommentierten Katalog mit einleitendem Text pro Gattung und Form, getrennt nach den beiden Kellern vorgelegt. Auch die Auswertung erfolgt entsprechend in zwei Teilen; ein Vergleich der beiden Ensembles wird nicht durchgeführt. Da Zusammensetzung und Menge des Fundgutes nicht leicht zu überblicken sind, seien hier die wesentlichen Daten zusammengestellt:

Gattung	Keller 1 Anzahl Fragmente	Keller 2 Anzahl Fragmente
Münzen	17	
Bronze	46	12
Blei	1	
Eisen	57 (davon 25 Nägel)	262 (davon 217 Nägel)
Glas	2	15
Bein	4	12
Keramik	4720	256
Varia	2	11
Stein	3	3
Total	4852	571
Keramik Gattung	Keller 1 Anzahl Fragmente/ Prozentanteil	Keller 2 Anzahl Fragmente/ Prozentanteil
Terra Sigillata	2493/53%	142/55%
Firnware und tongrundige Parallelen	841/18%	16/6%
Rot bemalte Ware	1	
Terra Nigra	3	1
Ware mit weissem Überzug	111/2%	
Krüge, Kannen, Honigtöpfe, Räucherbecher	241/5%	21/8%
Teller, Schüsseln, Näpfe und Töpfe	975/21%	57/22%
Schwerkeramik	55/1%	19/7%
Total	4720/100%	256/100%

Dass dieses Ensembles kein durchschnittliches Siedlungsinventar widerspiegelt, ist offensichtlich, umso mehr, als sie beide formal sehr einheitlich wirken und in einem beschränkten Zeitraum zusammengekommen sein müssen. Dasjenige in Keller 1 wird in der Publikation denn auch ohne Diskussion als Geschirrdepot angesprochen, das aus dem oberen Stockwerk heruntergefallen sei. Das Fundgut in Keller 2 wird nicht gedeutet. Die prozentuale Übereinstimmung der beiden Keramikkomplexe ist aber erstaunlich und müsste im Hinblick auf die Interpretation überdacht werden. Für die Datierung stehen in Keller 1 17 Münzen von Domitian bis Severus Alexander (222–235 n. Chr.) zur Verfügung. Dem terminus post von 226 (2 Denare für Julia Mamaea) tritt andererseits die Reliefsigillata aus Rheinzabern entgegen, bei der die späteste Ware eindeutig fehlt. Damit kommt der Verf. für den Brand auf die Jahre um 230 n. Chr. Die Germaneneinfälle um 233 werden dabei als Ursache in Betracht gezogen. Die Bemerkungen Simons zu Produktionszeit, Herstellung und Vertrieb der Rheinzaberner und Trierer Ware führen weit über das Geschirrdepot von Langenhain hinaus; sie fassen vieles zusammen, was stufenweise andernorts erarbeitet wurde und weisen erneut auf die Problematik der Datierungsansätze im 3. Jh. hin; die Vorsicht des Verf. ist wohlthuend.

Die Bearbeitung der Tierknochen und Pflanzenreste durch E. Hahn und H. Küster sowie die Resultate zu chemischen Untersuchungen von 32 Keramikproben (Gebrauchskeramik Wetterauer Art) von G. Schneider runden das Bild des Kellerfundes ab. Als Ergänzung sind Lesefunde aus Kastell und Vicus (mit kommentierter Liste der militärischen Kleininschriften von R. Wiegels) angefügt.

Katrin Roth-Rubi

Th. Fischer, Das Umland des römischen Regensburg. Mit einem anthropologischen Beitrag von P. Schröter. Münchner Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte 42 / 1.2. Beck Verlag, München 1990. 413 Seiten, 164 Abbildungen, 8 Karten, 231 Tafeln, 5 Planbeilagen.

Die umfangreiche Arbeit ist die überarbeitete Fassung einer 1978 abgeschlossenen Münchner Dissertation, deren Hauptziel die Sammlung und Interpretation der archäologischen Quellen der Römerzeit im Umland südlich von Regensburg ist (ohne Kastell und Kastellvicus Kumpfmühl und Legionslager Regensburg). Die Materialaufnahme wurde 1977 abgeschlossen. Nachträglich eingearbeitet wurden Lesefunde bis 1982 sowie Luftbilder und grössere Grabungen bis 1984. In den letzten 40 Jahren erhöhte sich die Zahl der Fundstellen durch Tiefpflügen und Bautätigkeit enorm; planmässige Grabungen fanden jedoch nur vereinzelt statt. Umso wichtiger ist der Beitrag der Luftbildarchäologie (O. Braasch). Die meisten Funde werden in der Prähistorischen Staatssammlung München sowie im Museum der Stadt Regensburg aufbewahrt.

Dieses etwa 700 km² grosse Gebiet im Norden der Provinz Rätien wurde in flavischer Zeit, also relativ spät aufgesiedelt (evtl. Hinweise auf ein claudisches Kleinkastell in Regensburg; W. Czerski u. a., *Die Römer in Bayern*, 1995, 503) und erlebte seine grösste Blüte im 2. und 3. Jh. Die römische Siedlungsstruktur geht in diesem Gebiet sozusagen ausschliesslich von militärischen Nuklei aus. Der zentrale Ort lag gegenüber der Mündung des Flusses Regen, an der Stelle eines wichtigen, alten Donauübergangs nach Mitteleuropa und Böhmen: Von vespasianischer Zeit bis zur Zerstörung um 175 befand sich hier ein Kastell mit Kastellvicus in Regensburg-Kumpfmühl, mit einem gegen Ende des 1. Jh. angelegten Posten(?) und Vicus am Donauufer, und ab 179 das Legionslager Regensburg. Nachweise vorrömischer, späteisenzeitlicher Besiedlung sind bislang sehr spärlich. Die römischen Siedlungen dürften deshalb zu einem guten Teil von Neusiedlern verschiedener Herkunft angelegt worden sein, wobei das militärische Element – wohl hauptsächlich durch angesiedelte Veteranen – deutlich vertreten ist.

97 verschiedene Fundstellen aus 48 Gemeinden werden behandelt. Davon sind 1 obertägig erhalten, 8 grössere Grabungen, 20 kleinere Sondierungen, 44 durch Lesefunde, 5 durch Lesefunde und Luftaufnahmen, 3 allein durch Luftaufnahmen und 16 durch Einzelfunde belegt, bilden also vom Informationsstand her eine heterogene Basis. Die Fundorte sind alphabetisch nach Gemeinden nummeriert und meistens von Situationsplänen zur Mikrotopographie begleitet. Zwei Drittel der Funde stammen aus den neu gegrabenen Siedlungen Grossprüfening (Kleinkastell mit Kastellvicus; Taf. 25–120) westlich von Regensburg sowie aus einem von Verf. aus der Fundstreuung und Verkehrslage (Abb. 20 und Karte 1, S. 103) zu Recht erschlossenen Vicus (mit einem noch zu suchenden Kleinkastell?) bei Mangolding/Mintraching (Taf. 121–180) sowie aus zugehörigen Gräberfeldern.

Die Besiedlung konzentriert sich auf die guten Lössböden der Hochterrassen und des Hügellandes (63 von 67 nachgewiesenen bzw. vermuteten Villen, S. 102), während die oft sandigen Böden der Donau-Niederterrasse gemieden wurden (S. 20ff. 102ff.). Die ländlichen Siedlungen reihen sich entlang von Strassen und Gewässerläufen. Zu den nach Siedlungsperioden unterschiedenen Karten 2–8 ist jeweils die Gesamtkarte 1 (S. 103) zu konsultieren. Die Gehöfte liegen mehrheitlich an leichten Süd- bzw. Nordhängen (S. 105f.). Da erst an wenig Stellen gegraben wurde und die Luftbilder noch nicht ausgewertet sind, beschränkt sich Verf. auf wenige Beobachtungen zur Bautypologie der ländlichen Siedlungen (S. 106ff.).

Kernstück der Arbeit ist der kommentierte Katalog der Fundstellen (S. 127–341, mit Tafelband), in dem die Funde kurz und

bündig beschrieben, bestimmt, und in sorgfältigen Zeichnungen (in der Regel 1:3) abgebildet werden. Im Textband werden wichtige Fundgruppen nach Typen und Varianten zusammenfassend kommentiert (S. 42–87). Insgesamt erhält man einen guten Überblick über die Sachkultur in Osträtien. In Vielem ist sie bis weit ins 3. Jh. hinein deutlich von Westen her geprägt, wobei nach der Meinung von Rez. in Rätien auch weiterhin Verbindungen mit Italien bestehen, wie etwa die «Henkeldellentöpfe» (S. 68; eigentlich Trinkbecher) illustrieren. Andererseits sind germanische Elemente bis ins spätere 3. Jh. rar (S. 85ff.). Bei der Keramik sei darauf hingewiesen, dass es Imitationen steilwandiger Lavazbecher auch im rein provinzialrömischen Umfeld gibt (z. B. W. Drack u. a., *Der römische Gutshof bei Seeb, Gde. Winkel*, 1990, Taf. 18).

Die chronologische Einordnung des Fundmaterials dient vor allem zur Rekonstruktion der Siedlungsgeschichte, dem Hauptziel der Arbeit. In erster Linie werden dafür die importierte Terra sigillata sowie Münzen (nach FMRD) herangezogen. Verf. bildet drei ins sich weiter gegliederte Zeithorizonte A (ca. 80–175), B (ca. 180–260) und C (260–400). Aus den Anteilen von Reliefsigillata lassen sich zwischen Regensburg-Kumpfmühl und dem legionslagerzeitlichen Horizonten klare Unterschiede erkennen und darüberhinaus für die Belieferungsgeschichte durch Rheinzaubern neue Erkenntnisse gewinnen (Abb. 8–10). Die grossflächig nachzuweisenden Zerstörungen in Kumpfmühl mit ihrem reichhaltigen Fundmaterial werden mit guten Gründen in die Zeit der Markomannenkriege um 175 datiert. Belege für diese tiefgreifende Zäsur bieten nicht nur Kellerfüllungen und Brandschichten (dazu jetzt A. Faber, *Das römische Auxiliarkastell und der Vicus von Regensburg-Kumpfmühl*. Münchner Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte 49 [1994]), sondern auch ein 1989 gefundener Hort mit Schmuck und Münzen (bisher S. Rieckhoff, in: *Roman Frontier Studies* 1989 [1991] 203ff.). Aufgrund der Bauinschrift wurde das Legionslager Regensburg 179 fertiggestellt; etwa zur gleichen Zeit (oder wenig früher?) entstand westlich davon das Kleinkastell mit zugehöriger Zivilsiedlung in Grossprüfening (12).

Aufgrund der Materialanalyse kommt Verf. S. 32 zum Schluss, dass in diesem Teil Rätien um die Mitte des 3. Jh. viele Siedlungen zugrunde gingen. Wegen der meist geringen Münzzahlen werden keine Münzkurven erstellt; Verf. macht darauf aufmerksam, dass der Münznachschub nach Severus Alexander reduziert worden sein könnte und demzufolge eine solche «Schlussmünze» keinen terminus ad quem liefern muss, was neue Funde mit späteren Prägungen unterstreichen. Die in Rätien viel beschworenen Zerstörungen von 233 fanden in diesem Gebiet offensichtlich nicht statt, jedoch fällt auf, dass Prägungen aus der Zeit des Gallienus kaum vorhanden sind (dazu jetzt Faber a. a. O. 126ff.). Mehrere Kellerfüllungen und Brandschichten bieten eine willkommene Bereicherung der geschlossenen Fundensembles vor allem aus der Zeit um 170/180 sowie aus der Mitte des 3. Jh.

Besonders herauszuheben sind schliesslich das Merkur-Maia-Heiligtum bei Ziegetsdorf (48) sowie die einander benachbarten Siedlungskomplexe Burgweinting (4, insbes. 4.7) und Oberisling (28) mit interessanten Fundensembles aus der zweiten Hälfte des 3. bis früheren 4. Jh. Aus Burgweinting stammt auch eine der seltenen valentinianischen Münzen des Umlandes. Eine vollständige Ausgrabung und Bearbeitung gerade dieser Komplexe wäre siedlungsgeschichtlich besonders interessant, weil in Burgweinting inzwischen auch Siedlungsreste und Gräber des 7. Jh. zutage kamen (*Arch. Jahr. Bayern* 1986, 139f.). Hier könnte die Frage nach Siedlungskontinuität oder Wiederbesiedlung ausserhalb des Legionslagers Regensburg weiterverfolgt werden. Von diesem Punkt abgesehen zeigt die Kartierung der seltenen

spätromischen Befunde und Funde (einige wenige Zwiebelknopffibeln, aber nicht ein Stück Argonnensigillata) von der zweiten Hälfte des 4. Jh. an eine Konzentration auf das bis heute kontinuierlich besiedelte Zentrum Regensburg sowie auf einige davon abhängige Burgi an der westlichen Donauschleife (S. 118ff., Karten 5–7). Weitere Informationen zur Entwicklung Stadt/Umland wird die Aufarbeitung und Publikation der Grabungen und des Fundspektrums im spätantiken Regensburg liefern.

Die sorgfältig zusammengetragenen Befunde und Funde vermitteln Einblicke in den Prozess der Besiedlung und Bevölkerungsgeschichte einer bedeutenden Siedlungskammer in Osträtien.

Stefanie Martin-Kilcher

Andrea Faber, Das römische Auxiliarkastell und der Vicus von Regensburg-Kumpfmühl. Münchner Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte 49. Beck-Verlag München 1994. 616 Seiten, 244 Abb. und 30 Beil. (in Mappe)

Auch diese Arbeit ist eine Münchner Dissertation, von 1988. Sie setzt «die frühe römische Geschichte Regensburgs mit dem Auxiliarlager und Vicus in Regensburg-Kumpfmühl» in den Mittelpunkt. Das nach- und nebeneinander von verschiedenen Hilfstruppen besetzte Kastell Kumpfmühl und der zugehörige Kastellvicus wurden an dominanter Lage am Nordrand einer flachen Hügelkette erbaut, an einer Strassenkreuzung vor dem Donauübergang nach Mitteldeutschland und Böhmen. Heute ist das ganze Gebiet fast vollständig überbaut, und die archäologischen Spuren dieser einst etwa 25 ha bedeckenden römischen Anlagen zum grössten Teil zerstört. Rund 70 Fundbeobachtungen, aber nur wenige systematische Grabungen bilden die Materialbasis. Fast alle Funde werden im Stadtmuseum Regensburg aufbewahrt.

Die Arbeit ist in drei Teile gegliedert: 1. Interpretation der archäologischen Quellen (S. 27–111), 2. Fundmaterial (S. 115–288), 3. Katalog (S. 291–600), in dem auch die Befunde beschrieben und kommentiert werden. Für das Kastell selbst (Abb. 22) sind weder Schnitt- noch Befundnummern eingetragen (Liste S. 337ff.). Bei den Vicusbefunden findet man sich gut zurecht. Will man hingegen Funde konsultieren, z. B. die den Bau des Steinkastells datierenden, findet man Abb. 27 zwei Graffiti und die Beschreibungen der drei Sigillaten samt Verweisen: auf Beilage 5,62 den einen Stempel, auf Beilage 6,6 den zugehörigen Teller, auf Beilage 5,44 bzw. 5,51 die anderen Stempel und auf Beilage 7,28 den zu 5,51 gehörenden Teller, usw. Reliefsigillata ist ohne Profil abgebildet. Wohl im Bestreben, Platz zu sparen, entschied sich Verf., bis auf zwei im Katalog geschlossen abgebildete Fundensembles die Keramiktypen, Gläser und Fibeln (im M1:2 und 1:3) auf A3-formatigen (und noch grösseren) Beilagen zusammenzustellen. Beim Komplexbeschrieb bleiben nur Reliefsigillaten und Kleinfunde. Damit konnten im Katalog mit dem Vermerk *gleich, wie bzw. ähnlich* zwar etliche Keramikzeichnungen gespart werden, aber die Ensembles werden unübersichtlich. Mit mehr abgebildeten Komplexen, dafür aber verkleinerten Typenübersichten hätten Materialfülle und Typologie einfacher überblickt werden können.

Aufgrund der Funde und einer Bauinschrift im nahen Eining wird die Anlage des Kastells und seines Vicus in die Jahre 79/81 gesetzt (S. 31); die Funde sprechen nicht dagegen. Nach einer Holzbauphase wird das Kastell wohl noch vor der Mitte des 2. Jh. in Stein umgebaut (vgl. Abb. 27), wobei zur genaueren Eingrenzung wiederum datierte Bauinschriften aus Rätien dienen. Das Ende wird im Zusammenhang mit den Markomannenkriegen ge-

sehen. S. 193ff. wird die Funktion dieser militärischen Anlage am osträtischen Limes eingehend erörtert.

Die Bauetappen des Vicus gliedert Verf. in 3 Phasen (Phase 3 ist nachkastellzeitlich). Im sich stetig entwickelnden Vicus (S. 88) sind zwei Holzbauphasen von jüngeren Stein- oder Fachwerkbauten zu trennen. Zu Recht werden die Umbauphasen aber nicht für alle Häuser als gleichzeitig angenommen. Die besten Befunde ergab die modern gegrabene Fläche 10, wo vor einer zweiten Holzbauphase um 120/30 ein Kanal rasch verfüllt wurde (Vicus 10/15). Erst nach 154 (Münze) wurde das bis anhin in Holz gebaute Haus in Stein neu errichtet (S. 405). Etwa 20 Jahre später brannten die Gebäude nieder, nicht nur an dieser Stelle, sondern im ganzen Kastellvicus sowie im Kastell und im Kastellbad (t.p. 171, frisch erhaltene Münze). Verf. schliesst sich der allgemeinen Ansicht an, dass die flächendeckende Brandzerstörung in die Zeit der Markomannenkriege datiert. Nach diesem Zeitpunkt «um 175» wurde der Platz systematisch ausgeraubt und planiert, zweifellos von den Baudétachements der Legio III Italica, die 179 das neu gebaute Legionslager an der Donau in Regensburg bezog. An gerade noch 3 Stellen ist nachkastellzeitliche Besiedlung bis ins 3. (S. 98ff.; bes. Vicus 19) oder sogar 4. Jh. (243f.?) nachzuweisen.

Bei der Rekonstruktion der meist schlecht erhaltenen Bauten überzeugt die Interpretation des Vicus-Zentrums (S. 51ff.), während die – fragmentarischen – Holzphasen der Streifenhäuser (S. 58ff.) auf eher schwachen Fundamenten stehen. Sorgfältig zusammengetragen und kommentiert wird auch das Gewerbe, das den Vicus als Dienstleistungszentrum charakterisiert.

Die Bevölkerung setzte sich aus Angehörigen und Veteranen der im Kastell stationierten Truppen zusammen. Neue Ergebnisse dazu wird der 1989 entdeckte, von Verf. auch erwähnte Hortfund bringen, der u. a. in den norisch-pannonischen Raum weisende weibliche Trachtelemente enthält.

Die absolute Datierung der Phasen und Strukturen sowie des ganzen Siedlungskomplexes wird einerseits mit einer guten Analyse der Münzreihen verschiedener, vor allem rätischer Fundplätze erreicht (S. 128ff., wichtig die Gesamtkurven Abb. 19), andererseits ausführlich mit der importierten Terra sigillata begründet (S. 160–244). Die Ergebnisse zur längeren Dauer der Importe aus La Graufesenque und vor allem Banassac sowie die konsequente Trennung dieser beiden Manufakturzentren treffen ins Schwarze und sind künftig bei chronologischen Diskussionen zu berücksichtigen (vgl. jetzt auch A. Mees, *Modellsignierte Dekorationen auf südgalischer Terra sigillata* [1995] bes. 56ff.); zu den gleichen Resultaten und zum Beginn reliefverzierter Sigillata-Exporte aus Rheinzabern um 160 führten übrigens auch die Vergesellschaftungen in stratifizierten Fundensembles aus der Koloniestadt Augst am Hochrhein (Forschungen in Augst 7/1.2 [1987.1994]).

Die übrige Keramik wird kurz kommentiert. Dabei könnte man über die Anordnung einiger Gruppen diskutieren (besonders bei den Bechern). Beil. 25, 359 ist der bisher östlichste Schlangentopf einer ganzen Gruppe, die gerade nicht mit Kultvorstellungen aus dem Osten zu verbinden ist (vgl. D. Schmid, *Die römischen Schlangentöpfe aus Augst und Kaiseraugst.* Forschungen in Augst 11 [1991]). Zu den späten Millefiorigläsern wie Beil. 4, 3 zuletzt B. Rütli, *Die römischen Gläser aus Augst und Kaiseraugst.* Forschungen in Augst 13 (1991) 126ff.

Von einigen benutzerunfreundlichen Hindernissen abgesehen zeigt sich in dieser Arbeit, wieviel Informationen dank engagierter und kenntnisreicher Bearbeitung aus archäologischen Quellen trotz fragmentarischer Ueberlieferung zu gewinnen sind.

Stefanie Martin-Kilcher

Bernd Päffgen, *Die Ausgrabungen in St. Severin zu Köln*. Kölner Forschungen 5 (hrsg. von H. Hellenkemper). Mainz 1992. Teil 1 (Text): 514 S., 175 Abb., 3 Tab.; Teil 2 (Katalog 1. Teil): 606 S., 282 Abb.; Teil 3 (Katalog 2. Teil, Tafeln): 105 S., 48 Abb., 215 Taf., 22 Planbeilagen.

Die Fundüberlieferung des Stiftsbezirks St. Severin in Köln begann bereits in der Renaissance. Eine systematische Erforschung setzte 1925 ein, als Fritz Fremersdorf die ersten wissenschaftlich geführten Ausgrabungen initiierte und über Jahrzehnte selber leitete. Die damaligen Entdeckungen machten die Fundstelle weit über die Landesgrenzen hinaus berühmt. Damit waren die Grabungen aber noch nicht abgeschlossen; einzelne Nachuntersuchungen folgten bis in die 1980er Jahre. Mit der wissenschaftlichen Vorlage und Auswertung der umfangreichen und wichtigen Entdeckungen schliesst Bernd Päffgen nun ein altes Desiderat der Forschung.

Mit dem dreibändigen Werk legt Verf. einen wesentlichen Teil seiner Dissertation vor, die in den Jahren 1984–1988 an der Universität Bonn (Prof. V. Bierbrauer, Prof. J. Engemann) entstand. Nach 1988 erschienene Literatur wurde nur noch in Ausnahmefällen berücksichtigt. Einleitung, Fundgeschichte sowie Auswertung der römischen und frühmittelalterlichen Gräber und Funde bilden den ersten Band (denen auch ein Hauptaugenmerk der Grabungen galt). Die Bände 2 und 3 sind dem Befund- und Fundkatalog gewidmet: ersterer dem unmittelbaren Bereich von Kirche und Kreuzgang, letzterer dem weiteren Umfeld von St. Severin, wo vor allem noch (überwiegend spätantike) Friedhofteile festgestellt wurden. Ein abschliessender vierter Band, der sich u. a. mit der Baugeschichte von Kirche und Stift, den nachmerowingischen Funden und Befunden sowie der Kontinuitätsfrage zwischen Spätantike und Frühmittelalter befassen wird, ist angekündigt. Letztere kommt wohl deshalb erst im abschliessenden Band – und nicht bei der Vorlage der zugehörigen Funde – zur Sprache, weil zu ihrer Beurteilung auch die Baugeschichte Wesentliches beizutragen hat.

Die Grabungen um St. Severin brachten eine einzigartige Befunddichte von der Römerzeit bis zur mittelalterlichen Stadt zutage und bilden damit eine Schlüsselstellung in der Diskussion um die Kontinuität von der Spätantike zum Mittelalter im Rheinland. Die Geschichte des Platzes beginnt – nach einigen prähistorischen Einzelfunden – mit einer ausgedehnten Nekropole der römischen Kaiserzeit (1. bis frühes 5. Jh.), die an der südlichen Ausfallstrasse, vor den Toren der Colonia Claudia Ara Agrippinensium entstand. Ihr ist ein erster grosser Auswertungsteil gewidmet (S. 64–259), in dem Verf. nebst der rein antiquarischen Bearbeitung der Funde auch eindringlich auf Fragen des Grabbaus, oberirdischer Grabanlagen sowie auf Bestattungs- und Beigabensitten eingeht. Die Arbeit zeugt von den tiefen Kenntnissen, die vom guten Stand der provinzialrömischen Forschung im Rheinland profitieren kann, was auch eine Datierung der Grabinventare über die «antiquarische Analyse der Beigaben» (S. 69f.) erlaubte. Leider unterblieben bei dieser Vorgehensweise kombinationsstatistische oder allfällige belegungschronologische Untersuchungen, wodurch dem Leser ein Überblick in Form von Tabellen und Karten entgeht, der angesichts des Umfangs des vorliegenden Werks kein Luxus gewesen wäre.

Wohl die wichtigste Phase für die weitere Entwicklung setzte ein, als der grösste der fassbaren spätantiken Grabbauten (Saal A mit Westapsis) mit Annexbauten im Norden, Osten und vermutlich auch im Süden in eine Kirche umgebaut wurde (Bau B). Hier nahm die weitere bauliche Entwicklung von St. Severin ihren Ausgangspunkt. Schon in der Spätantike ist im engeren Umkreis von St. Severin eine Zone mit geringerer Beigabenausstattung auszumachen, die Verf. – wenn auch nur andeutungsweise – mit christlichen Bestattungspraktiken in Verbindung bringt (S. 129).

Andererseits liegen 7 von 12 ausserordentlich reichen, z. T. aber wesentlich jüngeren Bestattungen, die den frühmittelalterlichen Friedhof um St. Severin auszeichnen, im Areal von Raum A. Im 6. Jh. wird nach dem Zeugnis Gregors von Tours der spätantike Bischof Severin als Heiliger verehrt. Im frühen 8. Jh. finden schliesslich die Kölner Bischöfe Giso und Anno I. hier ihre letzte Ruhe, was die Exklusivität des Bestattungsortes zusätzlich unterstreicht (S. 319f.). Zur bisher kontrovers gehandelten Datierung von Bau B will sich Verf. offenbar erst im letzten Band eingehend äussern, doch werden dabei in Bezug zu diesen Bauten stehende Bestattungen eine wichtige Rolle spielen. Beilage 19 («Bau B und wahrscheinlich gleichzeitige Gräber und Grabarchitektur») gibt dazu den nötigen Überblick: älteste Innenbestattungen bilden die nicht genau datierbaren, beigabenlosen, vom Verf. als spätantik bzw. spätrömisch bezeichneten Sarkophaggräber III,38, III,40 und III,41 ([2. Hälfte] 4. bis [frühes] 5. Jh.) sowie das offenbar mehrfach belegte, ebenfalls beigabenlose Sarkophaggrab III,98 (5.–1. Hälfte 6. Jh.). Sehr viel aussagekräftiger sind aber die beiden reichen Knabengräber III,64 und III,65, die etwa im 2. Drittel des 5. Jh. genau in der Mittelachse von Bau B angelegt wurden. Beide enthielten nebst spätrömischem Ess- und Trinkgeschirr als besondere Auszeichnung eine Franziska, der etwa 3½-jährige Knabe in Grab 64 zusätzlich einen mit Goldmanschetten belegten eisernen Armring. Päffgen erwägt vielleicht zu Recht einen familiären Zusammenhang mit dem «fränkischen Foederatfürsten», der bis nach der Jahrhundertmitte in der Provinzhauptstadt residiert haben dürfte (S. 323f.). Doch damit schneiden wir wohl bereits Themen an, die erst im angekündigten 4. Band ausführlicher zur Sprache kommen dürften.

Der zweite grosse Auswertungsteil gilt den frühmittelalterlichen Gräbern und Funden des 5. bis frühen 8. Jh. (S. 260–497). Er wird eingeleitet durch ein umfangreiches Kapitel zum «Forschungsstand merowingerzeitlicher Grabfunde aus Köln» (S. 260–316), das sich als eigenständige belegungschronologische Untersuchung der Gräberfelder von Köln-Müngersdorf und Köln-Junkersdorf entpuppt. Ziel des Kapitels ist eigentlich die Erarbeitung einer «Kölner Lokalchronologie». Auch hier verzichtet Verf. leider auf eine Übersichtstabelle oder -tafel, welche die so erarbeiteten 7 bzw. 8 Stufen – die im übrigen praktisch den Stufeneinteilungen von Rübenach und Krefeld-Gellep entsprechen (S. 261, Abb. 71) – illustriert hätte. Erst nach dieser Vorarbeit geht es an die Auswertung der Funde von St. Severin, wo Quellenlage und spezielle Umstände keine eigenständige belegungschronologische Analyse erlauben (S. 320). Eingangs werden Fragen zur Typologie des Bestattungsortes, zur Sozialstruktur der bestatteten Bevölkerung, zu Grabformen, Bestattungs- und Beigabensitten detailreich erörtert. Wie im römischen Teil liegt aber das Hauptgewicht der Arbeit auf der antiquarischen Einzelbearbeitung der Funde (S. 343ff.), und wie dort wird leider auf Übersichts- oder Kombinationstabellen der Grabinventare verzichtet. Erstaunlich ist, dass hier (wie auch in den Datierungsangaben im Katalogteil) die zuvor so aufwendig erarbeitete «Lokalchronologie» kaum mehr oder nur sehr unsystematisch zum Zuge kommt. Auch die spätmerowingischen Gräber III,99 und III,110 mit zeitgenössischen, zumindest in Grab 110 sicher als Obolus im Mund beigegebenen Denaren werden bei der Diskussion um die absolute Chronologie kaum mehr gewürdigt. Das mag auch mit der problematischen Datierung dieser Münzen zusammenhängen (Grab 99: fränkischer Denar, Ende 7./Anfang 8. Jh. [Bd. 1, S. 492] bzw. Mitte bis 2. Hälfte 7. Jh. [Bd. 2, S. 280]; Grab 110: Metzger Denar, frühes 8. Jh. bis 737 [Bd. 2, S. 290]). Das äusserst interessante Fundmaterial, das dank teilweise vorzüglicher Erhaltung organischer Materialien eine Fülle von Beobachtungen zulässt (bzw. liess: vieles ging im Krieg verloren), wird im übrigen ausführlich und kenntnisreich besprochen und verglichen. Dabei stehen Fra-

gen der Typologie und Datierung im Vordergrund; Überlegungen etwa zur kulturellen Orientierung oder gar Herkunft der um St. Severin Bestatteten kommen hingegen kaum oder nur am Rand zur Sprache. So arbeitet Verf. denn auch nicht mit Verbreitungskarten.

Der Katalog- und Tafelteil, der – mit Ausnahme der nachmerovingischen Gräber und Bischofgrablegen – sämtliche Funde und Befunde vorlegt, ist übersichtlich geführt und gut dokumentiert. Was an konservierten Befunden noch nachprüfbar war, wurde auf den neuesten Stand gebracht. Wer sich schon einmal mit Altgrabungen auseinandergesetzt hat, weiss, mit welchem Aufwand eine solche Arbeit verbunden ist. Verdienstvollerweise sind im Katalog auch nicht mehr genau lokalisierbare, aber nicht weniger bedeutende Altfundstücke enthalten. Etwas ungewöhnlich erscheint, dass sich im Textteil des Katalogs einige zusätzliche, keinen Befunden mehr zuweisbare Fundzeichnungen verstecken.

Bernd Paffgen hat mit der vorliegenden Publikation ein ausserordentliches Material erschlossen und der Forschung zugänglich gemacht. Entstanden ist ein nicht nur äusserlich gewichtiges Werk, dessen Fortsetzung in Form des angekündigten 4. Bandes man gespannt erwartet.

Reto Marti

Renata Windler (mit einem Beitrag von Elisabeth Langenegger), Das Gräberfeld von Elgg und die Besiedlung der Nordostschweiz im 5.–7. Jh. Zürcher Denkmalpflege, Archäologische Monographien 13. Zürich und Elgg 1994. 356 p., 206 fig., 1 tab., 103 pl.

Les fouilles réalisées en 1985 dans la nécropole du Haut Moyen Age d'Elgg-Im Ettenbühl ont remis en lumière l'importance de ce cimetière, partiellement exploré en 1934, mais qui n'avait jamais fait l'objet d'une étude complète. Les recherches de Renata Windler, menées dans le cadre d'une thèse de doctorat à l'Université de Bâle, sous la direction de Max Martin, viennent aujourd'hui combler cette lacune. La première partie de l'ouvrage est consacrée à la présentation et à l'analyse de la nécropole. Les questions qu'elle soulève ont amené l'auteur à réexaminer l'ensemble des témoignages relatifs à l'histoire du peuplement du nord-est de la Suisse entre la fin de l'Antiquité tardive et le début de l'époque carolingienne.

La nécropole d'Elgg-Im Ettenbühl se trouve à environ 10 km à l'est de Winterthur. Les 202 sépultures mises au jour sont installées dans des fosses plus ou moins profondes, creusées dans les graviers ou la molasse composant le substrat local. Bien que l'état de conservation des tombes et la documentation, inégale selon les campagnes, limitent l'analyse des modes de construction, plusieurs sortes d'aménagements en bois ont pu être mis en évidence. Les coffres de pierres sont en revanche absents des différents secteurs fouillés. L'analyse anthropologique, reprise et complétée par Elisabeth Langenegger, révèle un nombre d'hommes nettement supérieur à celui des femmes ainsi qu'un important déficit des tombes d'enfants, comme bien souvent dans les nécropoles de cette période.

Le mobilier fait l'objet d'une analyse typologique et chronologique très détaillée, cartes, photographies et tableaux insérés dans le texte venant compléter les descriptions du catalogue et les planches rassemblées en fin de volume. Plusieurs catégories d'objets sont étudiées de manière plus approfondie, notamment du point de vue de leur répartition et de leur origine. Conservés grâce à l'oxydation des pièces métalliques, des restes de textiles ou d'autres matières organiques éclairent en outre certains aspects de l'habillement et de l'équipement qui échappent bien souvent à l'analyse.

La datation du mobilier et l'étude de la composition des inventaires permettent de restituer le développement de la nécropole. Les sépultures se répartissent ainsi en trois phases principales, la chronologie des tombes masculines révélant en outre deux périodes de transition. L'utilisation de la nécropole débute vers 530/550 ap. J.-C. et se termine probablement avant la fin du 7^e s.

Dès l'établissement du cimetière, et jusque vers 600 ap. J.-C., de nombreux indices, qu'il s'agisse des coutumes funéraires ou des types d'objets découverts dans les sépultures, renvoient à des pratiques observées entre Seine et Rhin, plus particulièrement dans le nord de la France ou le sud de la Belgique, noyau d'origine du royaume mérovingien. La composition de l'armement et la proportion des tombes à armes sont par exemple plus proches de ce que l'on observe dans ces régions que dans le sud-ouest de l'Allemagne ou en Suisse occidentale. D'autres objets, en particulier certains éléments de parure féminine, révèlent eux aussi des liens avec les territoires situés entre Seine et Rhin. Ces indices suggèrent sinon l'installation de groupes de population, du moins d'étroits contacts culturels avec le nord de la Gaule. Des sépultures sans mobilier, ou dont l'inventaire ne comprend qu'une ceinture, signalent d'autre part des pratiques propres à la population locale romanisée. Dès la fin du 6^e mais surtout au 7^e s., le mobilier archéologique, notamment l'aspect des ceintures féminines, révèle au contraire liens avec les liens situés au nord du Rhin Supérieur et du Lac de Constance.

L'analyse de la nécropole d'Elgg met ainsi en évidence une évolution culturelle bien différente de celles proposées par exemple pour les cimetières de Bülach et de Zürich-Bäckerstrasse. L'interprétation des découvertes funéraires de Suisse nord-orientale découlait alors en grande partie de la thèse, admise sans discussion par la recherche archéologique, qui voulait que les Alamans aient occupé le Plateau suisse dès le 6^e s. Cette affirmation a depuis été remise en cause par Max Martin. Un réexamen de toutes les sources à disposition pour le nord-est de la Suisse permet de confirmer le processus d'occupation du territoire proposé à partir de l'étude de la nécropole d'Elgg. Les témoignages archéologiques, la toponymie et les documents écrits révèlent en effet une continuité d'occupation depuis l'Antiquité tardive, ainsi que l'installation vraisemblable de groupes originaires des territoires francs dès le deuxième tiers du 6^e s. Au 7^e s., la multiplication des sites indique une augmentation de la population. Les sources suggèrent d'autre part la formation d'une unité culturelle comprenant la Suisse nord-orientale et le territoire alaman situé sur la rive droite du Rhin Supérieur et du Lac de Constance.

Ces résultats peuvent être mis en parallèle avec les données historiques. Selon l'auteur, les contacts décelés avec la Francie sont probablement à mettre en relation avec la conquête du domaine alpin rhétique par Theudebert en 536/37 ap. J.-C. Des groupes de population d'origine franque se seraient alors installés à peu de distance des lieux occupés par la population locale depuis l'Antiquité tardive. Les indices de germanisation du nord-est de la Suisse au cours du 7^e s. pourraient découler de l'affaiblissement du pouvoir franc, qui suscite alors une relative émancipation de l'Alamannie.

Les questions soulevées par l'analyse de la nécropole d'Elgg et les recherches menées sur l'ensemble de la région sont exposées avec beaucoup de rigueur et de clarté. Cependant, l'interprétation historique des données archéologiques, fondée sur des indices encore bien ténus, nous paraît parfois excessive. Plusieurs points nécessiteront des études approfondies, notamment dans les territoires voisins, pour être pleinement établis. Les conclusions tirées des analyses résumées ici n'en renouvellent pas moins l'image du peuplement du nord-est de la Suisse au Haut Moyen Age.

Lucie Steiner

Archäologie in Baden-Württemberg. Herausgegeben von Dieter Planck (1994).

Der sachliche Titel verrät kaum etwas von der Fülle der Anregungen, die von dem Band ausgehen; und diese Anregungen beschränken sich nicht auf einen engen Kreis, sondern beleben den Fachmann, den Laien, den Museumsverantwortlichen, den Ästheten, sowohl den Erwachsenen wie den Jugendlichen, kurz jeden, der sich mit Vergangenen beschäftigt und sich fragt, wie Geschehenes dargestellt und vermittelt werden kann. Alle Register der neuzeitlichen Buchgestaltung werden gezogen, ohne aber modisch oder aufdringlich zu wirken; sie sind das, was sie sein sollen: eine Hilfe für den Leser, den Stoff schnell, ohne Erschwernis und mit Genuss aufzunehmen.

Die Publikation wurde im Zusammenhang mit der Eröffnung des Archäologischen Landesmuseums in Konstanz (1992) verfasst, ist vom Konzept und Material her an das Museum gebunden, eigentlich ein Führer, inhaltlich jedoch wesentlich mehr. Anhand einschlägiger Fundstellen in Baden-Württemberg wird die Entwicklungsgeschichte des Menschen («20000 Generationen») und seines Sachgutes exemplarisch umrissen (Hornstaad, Siedlung Forscher am Federsee, keltisches Gräberfeld bei Rottenburg, Lopodunum-Ladenburg, frühmittelalterliches Gräberfeld Eichstetten und die Adelsgräber aus Dittigheim, Lauchheim und Klepsau, Burg Amlishagen/Gerabronn, Ludwigsburger Porzellan- und Fayence-Manufaktur); flankierend werden Einblicke in Nachbardisziplinen gewährt, die heute nicht mehr von der Archäologie wegzudenken sind: Anthropologie, Archäobotanik und -zoologie, Klimatologie, Dendrochronologie. Den Anfang des ganzen bildet jedoch eine knappe Einführung in die archäologischen Methoden überhaupt, gleichsam ein Ausbreiten des Werkzeuges, mit dem die Forschungsergebnisse erreicht werden. Dadurch kann auch ein Laie der Argumentationskette folgen, wird zum Mitdenkenden und Mitbeteiligten. Da die notwendigen Vereinfachungen nicht auf Kosten der Substanz gehen, findet aber auch der Fachmann Informationen, besonders in Bereichen, die ausserhalb seines direkten Arbeitsfeldes liegen. Dankbar ist jeder in der Lehre Tätige zudem für die zahlreichen farbigen Abbildungen, die guten Modellansichten und Rekonstruktionszeichnungen; sie sind gesuchte Hilfsmittel für Vorlesungen und Vorträge!

Wie D. Planck in seiner Einführung hervorhebt, bietet das Museum von Konstanz neben den erwähnten Themenkreisen einen weiteren Schwerpunkt: die mittelalterliche Stadt mit ihren verschiedenen Aspekten, auch hier wiederum in der Art von Schlaglichtern an Beispielen wie Ulm, Freiburg, Rottweil und – nächstliegend – Konstanz erläutert. Archäologie wird in diesem Zusammenhang die unabdingbare Ergänzung zur traditionellen

Geschichtsschreibung mit der Möglichkeit, den Alltag des Menschen in der mittelalterlichen Stadt nachzuzeichnen. Auch dieser Abschnitt bringt mehr als Sachkenntnis und Einzelwissen, gilt es doch heute ins Bewusstsein weiter Kreise zu bringen, dass archäologische Forschung nicht mit der Antike aufhören kann.

Katrin Roth-Rubi

Olivier F. Dubuis und Suzanne Frey-Kupper (Hrsg./éd.) Trouvailles monétaires d'églises – Fundmünzen aus Kirchgrabungen. Etudes de numismatique et d'histoire monétaire 1 – Untersuchungen zu Numismatik und Geldgeschichte 1. Lausanne 1995. 182 S., 11 Taf.

Die neue, von S. Frey-Kupper und O. F. Dubuis herausgegebene Serie behandelt verschiedene Aspekte der Geld- und Münzgeschichte. Sie will «den Gedankenaustausch erneuern und vertiefen zwischen Fachleuten aus verschiedenen Studien- und Arbeitsbereichen, die nur zu oft auseinanderklaffen: Archäologie, Denkmalpflege, Geschichte, Wirtschafts- und Sozialgeschichte, Ethnologie u. a. m.»

Der erste Band hat zwar vor allem mittelalterliches und neuzeitliches Fundmaterial zum Inhalt, dessen Bearbeitung am Ersten Internationalen Kolloquium der Schweizerischen Arbeitsgemeinschaft für Fundmünzen (Luzern, 19.11.1993) präsentiert wurde. Vorab die methodischen Probleme aber lassen sich – mutatis mutandis – nahezu eins zu eins auf frühere Epochen übertragen: Was besagt eine Münze, die in einem Grab gefunden werden und welche Prämissen sind zu berücksichtigen? Wie verhalten sich die Münzspektren aus sakralen Anlagen (Kirche; Analoges würde für Vierecktempel gelten) im Verhältnis zu Siedlungsfunden? Welchen Datierungswert hat eine Einzelmünze? Was besagt die Verschiebung von Münzspektren (s. dazu auch die Mitteilung H. Brem et al., in diesem Jahrbuch S. 209–215)?

Es ist erfreulich, dass mit dem anzuzeigenden Band bewusst der Austausch mit den in der archäologischen Praxis Stehenden gesucht wird. Bemerkenswert ist überdies die Entstehungsgeschichte: Reihe und Band gehen auf die Initiative von S. Frey-Kupper und O. F. Dubuis zurück; mit der Arbeitsgemeinschaft für Fundmünzen, einer gerade zehnjährigen Gruppe, hat sich ein Verein engagiert; und schliesslich haben Akademie für Geistes- und Sozialwissenschaft sowie der Verlag das Ihre zur Realisierung beigetragen – ein vorzügliches Beispiel gelungener Kooperation von unterschiedlichsten Partnern. Mit Interesse wird man daher dem zweiten Band entgegensehen, in dem die Referate des Kolloquiums «Münzen aus Gräbern» vorgelegt werden.

Red.

XXII^e colloque inter-régional sur le Néolithique de Strasbourg (27–29 octobre 1995): quelques réflexions

Nous tenons à présenter plusieurs, plus particulièrement concernant la première partie consacrée aux «traces précoces d'agriculture sur les marges du domaine danubien (6^e et 5^e mill.)» et les nouvelles données sur la Hoguette.

Tout d'abord, la participation importante de naturalistes (M. Magny pour la sédimentologie, R. Langohr, J. Deak, K. Fechner et J. Mikkelsen pour la pédologie, H. Richard et J.-N. Haas pour la palynologie et L. Chaix pour l'archéozoologie) doit être particulièrement saluée. Elle démontre bien l'importance et la nécessité de la définition d'un cadre environnemental précis pour la compréhension du processus de néolithisation de nos régions au 6^e mill. av.J.-C. Dans ce domaine, les apports les plus importants résultent sans conteste des derniers développements des études palynologiques qui, tant dans le domaine jurassien (H. Richard) que nord alpin (J.-N. Haas) font apparaître un faisceau d'indices relativement convergents d'une «anthropisation avec traces d'agriculture(?)» précoce mais timide dès 5800–5500 cal BC. Ce n'est qu'à partir de 5200 cal. BC que les indices polliniques attestent une «néolithisation» plus marquée de ces régions. Les influences du courant danubien qui touche dès 5300 cal. BC la frange septentrionale de ces régions et du Néolithique ancien rhodanien au sud, ne doivent certainement pas y être totalement étrangères. Par contre, et sans la rejeter totalement, l'hypothèse de l'existence d'une phase d'agriculture dès 6400 cal. BC dans la région de Zurich (Wallisellen ZH-Langachermoos), est plus sujette à caution. En effet, l'argumentation de J.-N. Haas, ne reposant que sur une semence de lin et des pollens de céréales, nous paraît d'autant plus fragile qu'elle ne s'appuie que sur une colonne issue d'un seul gisement. La présentation de tels résultats, même sous couvert du conditionnel, aurait selon nous mérité une base documentaire plus étoffée.

Le second volet de ce thème, consacré à la Céramique de la Hoguette, fut plutôt décevant dans l'ensemble. Il y a peu de grandes nouveautés et la base documentaire n'échappe que rarement à l'épreuve d'un examen critique. Dans un premier temps, nous sommes particulièrement frappé par la «malédiction» qui affecte le matériel céramique de la Hoguette provenant de l'Arc jurassien. Sans nier l'existence de tessons de la Hoguette dans pratiquement tous les abris sous roches (Abri de la Cure, Col des Roches, Gigot I, Oberlarg, ...), il nous faut trop souvent déplorer leur découverte hors et/ou dans des contextes mal assurés. Un phénomène qui, s'il n'entrave pas la démonstration de l'existence d'une «culture mésolithique à céramique» dans le massif jurassien dont le caractère et l'impact restent à préciser, en altère néanmoins la force de conviction et nous laisse insatisfait. Le réexamen de la couche 5 de Bavans, par L. Jacotey et D. Daval est

symptomatique de cette relative pauvreté et fragilité du répertoire. Dans l'état actuel de la documentation et malgré toutes les critiques dont ce gisement a été l'objet, il reste l'un des rares où le matériel céramique de la Hoguette est plus ou moins bien stratifié. Une dissection poussée de cette couche 5, s'appuyant principalement sur une étude détaillée des armatures, permet de distinguer à la base de cette séquence un niveau daté de 5600–5200 cal. BC où coexisteraient céramiques de la Hoguette et trapèzes latéralisés à droite. Ce dernier trait de caractère, plutôt propre aux industries du Mésolithique récent de Moselle, d'Alsace et de la plaine du Rhin moyen dans son ensemble, permettrait de conclure à une influence nord orientale. Mais selon nous, l'intérêt le plus déterminant de cette communication réside plutôt dans le fait que la céramique de la Hoguette apparaîtrait avant les armatures perçantes «évoluées» de type pointes de Bavans et flèches asymétriques à base concave, considérées pourtant, et depuis longtemps comme les fossiles directeurs du processus de néolithisation. Ce décalage temporel entre l'apparition de la Céramique et celles des armatures «évoluées», s'il devait être confirmé, serait riche d'enseignements. En effet, il permettrait d'argumenter en faveur du rôle symbolique prépondérant octroyé à la céramique de la Hoguette comme marqueur, ferment et/ou élément de cohésion culturelle des populations de la fin du Mésolithique. Cet aspect symbolique véhiculé par ce mobilier est indirectement confirmé par la fréquence de tessons décorés, mais surtout, et peu de chercheurs l'ont jusqu'à présent souligné, par l'absence au sein des séries lithiques associées, d'artefacts révélant un minimum d'activités agricoles. Il va de soi, que cette construction purement théorique n'est pas exempte de critique. Elle souligne cependant le paradoxe auquel la recherche actuelle se trouve confronté à savoir: les naturalistes (communications de J.-N. Haas, H. Richard,) qui fournissent des indices tangibles et de plus en plus cohérents d'une «anthropisation avec agriculture» dès 5800–5500 cal. BC de zones colonisées ou non par les populations rubanées (communication de G. Belland et al.) et les archéologues qui piétinent, faute d'un renouvellement de la base documentaire. La recherche ne peut que souffrir d'une absence de prudence face aux associations litigieuses ou douteuses de matériels issus de ramassages de surface ou de fouilles anciennes.

Au vu des derniers développements de la recherche, il nous paraît plus qu'indispensable de relancer la problématique de la céramique de la Hoguette, peut être simplement en époussetant les acquis, en faisant fi des idées reçues (déjà nombreuses malgré la jeunesse du concept) et pourquoi pas en envisageant l'«arc circum alpin» comme un nouveau pôle original et marginal du processus de «néolithisation» qui affecte l'Europe occidentale au cours du 6^e millénaire.

Michel Mauvilly, SAC FR